

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire



Louise Bouchard, Jean-François Dowd, Valeriu Stancu

Rachel Leclerc

Number 161, Spring 2016

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/82050ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Lettres québécoises inc.

ISSN

0382-084X (print)

1923-239X (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Leclerc, R. (2016). Review of [Louise Bouchard, Jean-François Dowd, Valeriu Stancu]. *Lettres québécoises*, (161), 48–49.

☆☆☆ ½

LOUISE BOUCHARD

Personne et le soleil,

Montréal, Les Herbes rouges, coll. « Poésie », 2015, 76 p., 14,95 \$.

Si je n'ai pas l'amour

Je n'avais pas lu de livre de Louise Bouchard depuis la parution, en 2007, d'*Entre les mondes*, un splendide recueil de poèmes composé, aurait-on dit, en utilisant un code secret qu'elle seule maîtrise comme une langue maternelle : celle des disparus.

Ici, elle interpelle encore les âmes, mais convoque aussi quelques mythes et divinités grecques pour mieux éclairer le monde qui l'entoure. Dès le début, sont mentionnés Achille, les Parques, mais aussi les *Considérations* de Montesquieu, puis Auguste, Tibère et cet autre empereur au nom étrange : Constance Chlore ; comme si la poète, après un temps de silence, avait eu besoin de ce dialogue avec le mythe et l'histoire pour se remettre au travail.

Mais qui parle dans les poèmes de Louise Bouchard ? Qui dit : « Nous touchons presque au néant / Que je veux n'est-ce pas / Que je veux » (p. 13) Qui confesse : « Je n'ai le cœur à rien / Faut-il que je poursuive ? » (p. 14) Au chapitre des voix, les textes demeurent énigmatiques. On pourra néanmoins se référer à sa première publication poétique, laquelle apporte un élément de réponse : *Des voix la même*. Peut-être, en effet, toutes ces voix sont-elles issues d'une seule et même voix. Les voix se parleraient entre elles ? On l'imagine en tout cas.

*Ici, les personnages
n'ont pas de nom, mais ils
pourraient se trouver dans
une tragédie de Sophocle
ou d'Eschyle.*

Présence des disparus

Le style poétique de Louise Bouchard tient davantage du mystère que de l'hermétisme. J'ai souvent eu l'impression qu'elle s'exprimait dans une langue clandestine, une langue inventée par elle-même et dont l'un des buts serait de rapprocher deux univers : celui des vivants et celui des morts. Voilà pourquoi le sens des vers ne se révèle pas au premier venu. Voilà pourquoi on reste fasciné. *Personne et le soleil* met en place un univers qui pourrait se suffire à lui-même, et pourtant, il s'agit toujours d'une quête, d'un désir de communication. Malgré les références aux auteurs classiques et à la Grèce antique – références qui nous maintiennent dans la réalité littéraire et historique –, ce livre pourrait être un appel lancé à l'Invisible. Si ce contrat de lecture ne nous atteint pas, on passe à côté de bien des choses. Quoi qu'il en soit, on est assuré de retrouver chez Bouchard la grande force de la réminiscence et l'inscription du monde concret dans le souvenir. Comme quoi les scènes les plus chargées de sens sont celles qui existent surtout dans la mémoire.

Ce livre, au début, m'a moins interpellée que les précédents ouvrages de l'auteure. Le meilleur de Louise Bouchard se trouve sûrement dans *L'Inséparable* (1989) et dans *Entre les mondes* (2007). Mais, après une première partie intitulée « Extinction des phares », où la poète semble chercher ses marques, la seconde moitié, « Veillée d'armes », démontre qu'elle a tout de même gardé l'élan et le souffle :



LOUISE BOUCHARD

*C'est toi n'est-ce pas la trop amère
Vérité revenue afin que je porte à mon tour
L'infamie de la Terre de Faim et Soif
Ou que j'accomplisse enfin ma tâche
J'ai bien un rôle n'est-ce pas dis-moi que j'ai un rôle
Comme les grillons et les peupliers
Car c'est trop dur chaque jour sous un ciel d'ardoise
De naître pour rien de croître avec vigueur pour l'errance
(p. 38)*

Ici, les personnages n'ont pas de nom, mais ils pourraient se trouver dans une tragédie de Sophocle ou d'Eschyle. Et la magie de Bouchard opère : on se croirait invité dans une grande salle en pierre, éclairée à l'huile et protégée par des gardes invisibles, à écouter les mots d'Œdipe, l'enfant aux pieds enflés qui épousa Jocaste, sa mère, et immortalisa le plus célèbre des mythes grecs.

☆☆☆

JEAN-FRANÇOIS DOWD

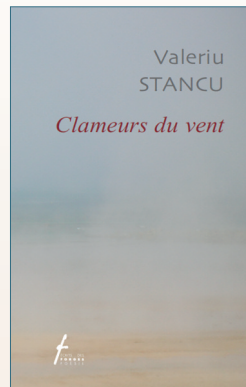
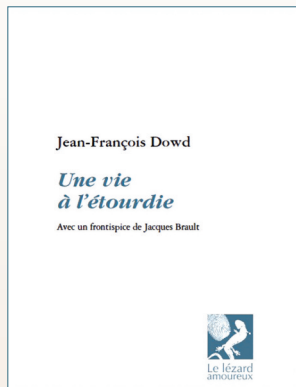
Une vie à l'étourdie

Montréal, Le lézard amoureux, 2015, 68 p., 16,95 \$.

Effractions et pastiches

À l'étourdie : imprudemment, à la légère, à corps perdu, avec un sourire de clown teinté de désespérance. Voici un pied de nez aux institutions – mais sans méchanceté, car l'auteur sait bien que la détestation est un gaspillage de temps. Il s'amuse, le poète, « à mi-chemin entre l'ironie acide et la fantaisie navrée ». Une poésie très impure, dirait son maître et ami Robert Melançon.

Professeur dans un collège, Dowd vit en Montérégie et a publié des poèmes et des carnets chez d'autres éditeurs. Le titre de ce joli petit livre publié au Lézard amoureux, avec un frontispice d'un autre ami, un certain Jacques Brault, en dit long sur son caractère primesautier et sur ses intentions. Ici, pas de triste geignement sur la fatalité de vivre, pas d'allusion aux génocides modernes, pas de fin du monde annoncée. S'il avait abordé ces sujets, gageons qu'il nous aurait dit : « C'est ça qui est ça, et ça nous apprendra ! » Il s'amuse, donc, avec ces vers libres et ces alexandrins, ces rimes riches ou pauvres, croisées ou décroisées, à raconter les scènes de son existence et les moments graves de sa vie amoureuse.



Lectures anciennes

Dowd possède de toute évidence une grande culture littéraire. Tout au long de la lecture, on voit défiler plusieurs auteurs d'ici et d'ailleurs. Un échec personnel nous sera narré dans un poème qu'il aura écrit sous l'aile d'un Rimbaud ou d'un Nelligan. Le style obsolète qu'il prend plaisir à imiter lui sert souvent à dédramatiser les heures pénibles de la vie. Ainsi commence le poème intitulé « Descente » : « Puis, un jour, au milieu du fleuve, / Quand tout parfum eut disparu / Qui émanait de la nature, / Lorsque tu crus à la constance / Des aurores exsangues, un / Haut-fond te surprend en plein rêve. » (p. 43).

C'est une vie à l'étourdie que celle-là, mais l'écriture est rigoureuse, disciplinée. Pourtant : « Publier, c'est périr » (p. 15). Ici, Dowd ne se gêne pas pour démonter une critique trop prévisible qui n'y verra que du feu et l'accusera de commettre des phrases « désuètes » et « compassées ». En finale, une série de haïkus écrits avec un sourire tendre et parfois cynique : « Pommades, l'œil lisse, / Les grands brûlés sourient / À propos de rien » (p. 62). Enfin, le poète se dessine lui-même en héron, ce grand oiseau majestueux qui hante les lagunes de la province. Alors, vraiment « On dirait la préhistoire / Sous les hémérocailles » (p. 63).

☆☆

VALERIU STANCU
Clameurs du vent

Trois-Rivières, Les Écrits des Forges, 2015, 116 p., 15 \$.

La parole est un singe, dit-il.

Né en 1950, en Roumanie, Valeriu Stancu est écrivain, éditeur, journaliste, directeur de revue et traducteur. Auteur d'une trentaine de livres, il aurait reçu de nombreux prix littéraires. Pourtant, mis à part des notices biographiques qui répètent ces quelques renseignements, Internet ne livre rien du tout sur cet intellectuel voyageur ; ni article ni commentaires qui pourraient nous éclairer sur l'œuvre, sur son importance ou sa réception critique.

Pour l'éditeur respecté dans le monde entier qui publie ce livre, je suis navrée de le dire : cela débute comme une torture poétique qui se poursuit sur quatre-vingts pages. Heureusement, la dernière partie sauve la mise après un étalage de sentiments qui, avec des vers d'un maniérisme éculé de collégien sans substance, avec des images

boiteuses qui se succèdent comme des coquilles vides, aura plongé le lecteur dans la pure abstraction d'un mal de vivre qui échoue à nommer son objet.

Bien des maladresses, donc, dans ce livre écrit en français, et parfois un certain anthropomorphisme qui agace (manie littéraire attribuant aux animaux, aux objets, aux sentiments ou aux idées des comportements réservés à l'humain). Ainsi, dès l'incipit, on apprend que « la pensée s'illumine en même temps que le secret qui la dévisage » (p. 9).

Le style se confirme au fil des pages. « Foyer transparent de larmes creusé dans la chair du silence revêtue de nuit. » (p. 10) Ou encore « La grille des pensées est sciée par la grisaille boueuse du silence. » (p. 13) Et celle-ci : « Les steppes du désir s'enferment dans les sentiers de l'abîme. Des confins du froid s'enveloppent dans les mailles des pleurs. » (p. 15) On a beau chercher, on ne voit pas ce qui « s'enveloppent » comme ça, sinon les confins eux-mêmes, ou peut-être les steppes du désir ? Et enfin : « La liberté dans la timbale de la finitude. [...] Dans la flamme de l'ombre pleure la cloche du sommeil. » (p. 51)

Pessimisme et lucidité

Les auteurs roumains, Cioran en tête, affichent un pessimisme notoire, et le citoyen Stancu ne fait pas exception à la règle. À subir le règne de la terreur d'un Nicolae Ceausescu, même un bon vivant comme lui — et plutôt macho, disons-le — est légitimé d'accueillir la mort telle une grâce. Pourtant, cet insomniaque suicidaire qui se dégoûte lui-même avoue à chaque page être incapable de passer à l'acte. Il frime, finit par se dire que le lecteur et la vie lui ont trop donné pour qu'il en finisse.

La dernière partie, écrite au chalet de montagne du poète, relate la descente aux enfers d'un ami victime du régime communiste à une époque où lui-même connaissait l'ascension sociale, la « richesse » et la « gloire ». Tout cela en raison de sa carrière et de ses publications ? Quelque chose m'échappe, ou Stancu a donné son pire manuscrit au Québec.

Consacrée à l'ami décédé, à l'horreur du régime totalitaire, cette partie, plus spontanée, semble faite de chair et de sang, ce qui la sauve assurément. Dans une prose enfin dénuée d'artifices, elle dresse le portrait d'une société pour laquelle, nous dit sobrement l'auteur, « la mort n'est que la totalité de nos renoncements » (p. 65).

Qu'il me soit permis de dire, en tout respect et en toute amitié, que les échanges internationaux gagneraient à se dérouler avec plus de resserrement sur les contenus importés de l'étranger, car les poètes québécois ne sortent pas souvent gagnants de ces retours d'ascenseurs qui donnent l'impression de s'effectuer à l'aveuglette.